

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Métamorphoses et transfiguration

«S'il vous plaît, dessine-moi la liberté...» Une semaine après l'attentat contre Charlie Hebdo, un dessin représentait Cabu arrivant au paradis et le Petit Prince lui faisant cette demande. Voilà qui montre bien comment Antoine de Saint-Exupéry continue à nous habiter...

1 – Le temps de l'enfance :

Il était une fois un petit garçon qui vivait une enfance de rêve, au milieu d'une aristocratique famille du Sud-Est, à l'aube du XX^e siècle. Sa mère était aimante, ses sœurs éblouies et son petit frère éperdu d'adoration. Oui, dès sa naissance, tout sourit à Antoine de Saint-Exupéry. Comme le souligne Hélène de Vogüé, «*Il vécut une enfance heureuse dans des maisons qui signifiaient le refuge, la chaleur et la sécurité*».

«Les maisons en question étaient plutôt des châteaux et l'existence de la famille se partageait entre l'Aisne et la Provence.

Antoine a quatre ans quand son père disparaît brutalement. Malgré le deuil, l'enfance de rêve continue. Les sœurs de notre ami le surnomment «*le roi soleil*», tant sa blondeur les éblouit. Il est d'une incroyable impatience dans tous ses désirs

et cultive un sens inné de la tyrannie. Il réclame sans cesse un auditoire pour toutes ses initiatives, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Dans ce monde presque exclusivement féminin, l'enfant gâté qu'il est se prépare doucement et inexorablement à devenir un adulte parfaitement insupportable.

Pourtant, on voit déjà poindre chez Antoine

une vie intérieure étonnante. Dans sa chambre, il cache un coffret dans lequel il enferme des couchers de soleil éteints. Il capte les plus infimes mouvements des êtres et des choses, avec un sens aigu de l'observation. On le surnomme maintenant «*Pique-la lune*», à cause de son petit nez retroussé et de son caractère lunatique. Il s'étonne de ce que les objets qui tombent obéissent à la loi de la pesanteur, alors que les arbres poussent en sens contraire... Cette curiosité scientifique



l'amènera plus tard à déposer de nombreux brevets en matière de navigation aérienne.

Saint-Exupéry le note lui-même avec humour : «*je suis un collégien qui connaît son bonheur et qui n'est pas tellement pressé d'affronter la vie. Je m'enferme avec tant de joie dans cette enfance bien protégée*». Cette enfance de rêve est déjà un peu

mise à mal en 1909, quand la famille déménage au Mans. Mais c'est surtout le 10 juillet 1917 qu'Antoine est définitivement et douloureusement chassé de son enfance. Ce jour-là, son petit frère François meurt d'un rhumatisme articulaire. Il ne se remettra jamais de ce deuil. Le temps des désillusions commence.

2 - Le temps des désillusions :

Pourvu de son baccalauréat, Antoine entre dans sa vie d'adulte. Il apparaît comme un « *grand gaillard d'un mètre quatre-vingt dix, sensible et timide comme une jeune fille... (avec) un nez tellement retroussé qu'il faudrait le boucher par temps de pluie pour que son propriétaire ne meurt pas noyé* » (1). Il a l'ambition de faire Navale et entame à Paris sa prépa, avec une certaine nonchalance. Il est vrai que sa vie mondaine ne lui laisse pas beaucoup de temps pour les études. Pris sous l'aile d'une de ses tantes, la jeune et très séduisante Yvonne de Lestrangle duchesse de Trévisse, il fréquente les Menthon, la duchesse de Vendôme, les Sinéty. Il porte un beau nom, il est comte, il sait se faire recommander... Mon Dieu, comme l'existence semble facile ! Il vit considérablement au-dessus des moyens de sa mère, dépense sans compter et quémande sans cesse l'aide maternelle.

Les contes de fée sont pourtant bel et bien finis. Antoine gagne ce qu'il a mérité : il est recalé à Navale. Alors, il s'inscrit aux Beaux-arts pour devenir architecte. Il y est encore moins assidu qu'en prépa et laisse rapidement tomber cette nouvelle vocation. Sa famille n'a plus de fortune et lui n'a pas de métier, mais ces déconvenues ne le découragent pas. Il écrit à l'une de ses sœurs : « *Quand je serai ingénieur et écrivain, que je gagnerai beaucoup d'argent, que j'aurai trois autos, nous irons faire ensemble un voyage à Constantinople* ». Le service militaire arrive à point nommé pour le sortir de cette impasse. En effet, il est incorporé au 2^e régiment d'aviation de chasse, à Strasbourg.

Il a déjà un peu tâté de l'aviation quand il a reçu son baptême de l'air en 1912. Il décide donc de passer son brevet de pilote militaire. Les leçons de pilotage coûtent cher, mais qu'importe, maman paiera, comme elle paie déjà les smokings, les costumes et les sorties. Ainsi, le voici devenu aviateur, lui qui se voyait marin.

« Antoine de Saint-Exupéry n'était rien de ce qu'il est devenu... Il s'est fabriqué lui-même, mettant à profit des conjonctures qui, différentes, auraient pu le conduire ailleurs, loin de la littérature et de l'aviation » (1).

Revenu à la vie civile et à ses dures réalités, il commence une période bien difficile. Sans qualification et sans argent, le voici obligé de faire le tâcheron. Depuis septembre 1923, il est scribouillard dans les bureaux des Tuileries Boiron, avec un salaire de misère. Il se sent seul, rêve et broie du noir. Il écrit ironiquement à son ami Charles Sallès : « *Il est exactement 11h10. Il est exactement 11h11. Il est exactement 11h12. Cela me fait l'effet de monter un escalier interminable. Il est exactement 11h13 et des secondes. L'aiguille des secondes est ma seule joie. C'est la seule douce à regarder. On sent passer le temps* ».

Début 1923, il a demandé la main de Louise de Vilmorin, dont il avait fait la connaissance chez sa tante de Lestrangle. Leurs fiançailles sont célébrées sans véritable conviction, et rapidement rompues, ce qui constitue pour Antoine un désastre plus mondain que sentimental. Et Louise, dont on dit qu'elle allume toujours et n'éteint jamais, s'apprête à inaugurer une très longue période d'errances affectives, brisant un peu le cœur et beaucoup la vanité d'Antoine. Il faut dire que les dettes et l'absence de situation de Saint-Exupéry ne l'aident pas beaucoup. En mars 1924, il est embauché par la firme de véhicules utilitaires Saurer. Il va connaître la vie de province d'un représentant de commerce, et les « mignonnes ». « *Ces... Colette, Paulette, Suzy, Daisy, Gaby, sont faites en série et*

ennuient au bout de deux heures. Elles ne sont que des salles d'attente... »

Pauvre Antoine de Saint-Exupéry, « *pilote sans avion ou presque, amoureux sans âme sœur, écrivain sans livre, ambitieux sans objectif précis, il ne sait pas trop sur quel pied danser* »⁽²⁾. Nous sommes loin du chevalier blanc que nous imaginions. Il est en train de se perdre et de rater sa vie... Dans sa solitude de province, il réfléchit pourtant et se sent différent, décalé par rapport à la vie de fêtard médiocre vers laquelle il glisse. Car, bizarrement, seule lui importe la vie intérieure. L'écriture le sollicite de plus en plus dans ses moments de solitude, probablement parce qu'elle l'aide à mieux s'analyser. En 1925, il écrit deux nouvelles, « *Manon danseuse* » et « *L'aviateur* » : « *L'aviateur* » paraît dans le numéro d'avril 1926 du « *Navire d'argent* » et suscite l'intérêt de Gaston Gallimard.

3 – Première métamorphose : l'Aéropostale :

Les dieux veillent quand même sur lui et vont lui accorder la chance d'une première métamorphose. Par l'abbé Sudour, il rencontre en octobre 1926 le comte Beppo de Massimi, ami de l'ingénieur Pierre-Georges Latécoère. Massimi dirige sa compagnie aérienne, qui transporte le courrier de Toulouse à Dakar. Saint-Exupéry est convoqué le 6 octobre 1926 à Toulouse, pour rencontrer Didier Daurat, chef d'exploitation de la Compagnie Latécoère. Il arrive à son rendez-vous avec une heure de retard. Mais son aplomb et sa personnalité décident Daurat à le prendre, car il voit en lui un responsable qu'il lui revient de révéler à lui-même. Antoine commence par travailler la mécanique en atelier et révèle d'étonnantes dispositions. Et bientôt il reprend les commandes. « *Mon seul bonheur, c'est de faire paître les nuages à un Bréguet* ». Il devient un des pilotes les plus sûrs et les plus méthodiques de la ligne. Il découvre Henri Guillaumet le calme, Jean Mermoz le rebelle, Reine le gouaillieur, Gambade l'écrivain,

Riguelle et intègre une équipe dans laquelle il devient rapidement « *Saint-Ex le distrait* ». Il savoure cette vie sans fard, cette fraternité. Il est devenu « *un véritable paysan des étoiles* ».

Et puis, le 19 octobre 1927, il est nommé chef d'aéropostale à Cap Juby, fort espagnol du Rio del Oro, serré entre le désert et l'océan au milieu des Maures dissidents. Le noceur de province va y mener une vie monacale et faire une rencontre essentielle qui va le métamorphoser : le Désert. St-Ex découvre des paysages, une civilisation, des coutumes, des traditions. Il lit beaucoup et commence à écrire « *Courrier Sud* ». Il se décante. Il accomplit des prodiges pour obtenir des Maures la libération des pilotes Reine et Serre. Il négocie, prend des contacts et finit par les faire libérer sans rançon. Il y gagne une réputation de tête brûlée et de courage. Il devient un personnage quasi-légendaire, un seigneur des sables. Mais surtout, il se sent enfin bien dans ce désert dont il dit : « *On est bien obligé de reconnaître, puisque la vie intérieure... s'y fortifie, que l'homme est animé d'abord par les sollicitations invisibles. Je vau, dans le désert, ce que valent mes divinités* ». « *J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence... Le désert me fait toujours l'effet d'une immense porte ouverte, que je n'éprouve nulle part ailleurs. Et si tu voyais les étoiles ici, tellement nues, tellement rondes. Et ce sable d'argent* » !

Oui, c'est bien dans le désert que se forge l'écrivain, le rêveur sensible à la magie des nuits... Ces paysages le révèlent à lui-même. Et c'est là que ses deux vocations de pilote et d'écrivain peuvent enfin s'épouser.

Au bout d'un an, on le rappelle à Paris, pour une nouvelle affectation. En octobre 1928, il séjourne un peu dans la capitale, se lie avec Joseph Kessel, Léon-Paul Fargues qui deviendra un ami intime, Jean Prévost, André Beucler et fréquente avec eux « *les Deux Magots* », « *Le Boeuf sur Le toit* »,

« Chez Lipp ». Enrichi d'expériences neuves à Cap Juby, il peut maintenant plaquer des mots sur des actes et termine « Courrier sud ». Il retrouve aussi à Paris une jeune femme à peine entrevue avant Cap Juby, Hélène Jaunez, qui vient d'épouser Jean de Vogüe et qui sera rapidement connue sous le nom de Nelly de Vogüe. *« Dans la vie d'Antoine... elle fait une entrée discrète et définitive. Elle demeurera toujours en retrait, volontairement, plus amante intellectuelle que maîtresse au sens charnel et voluptueux du terme. Leur relation restera clandestine... Ce sera une liaison pleine de spiritualité et d'intelligence, non dépourvue d'une passion contenue... qui survivra aux nombreuses aventures amoureuses de Saint-Ex... Cette femme de tête s'apprête à jouer un rôle aussi méconnu qu'essentiel dans la carrière et l'existence d'Antoine »*(²).

« Courrier Sud » paraît en 1929. Le livre a du succès, car Saint-Ex a trouvé le bon registre d'écriture : *« Pour que Saint-Exupéry existe, il doit y avoir conjonction d'une personne, d'une action et d'une œuvre. Comme pour Camus. Selon Roger Gallois, il ne veut rien écrire que sa vie ne garantisse »*(²).

En septembre 1929, il est nommé à Buenos-Aires. Il y est accueilli par Reine, Mermoz et Guillaumet et apprend qu'il est nommé Directeur d'exploitation de « l'Aeroposta Argentina ». Avec ses appointements royaux, il paie ses dettes, s'offre quelques caprices et envoie de l'argent à sa mère. Il continue à voler beaucoup et acquiert rapidement une responsabilité et une autorité indéniables. Sa métamorphose va se poursuivre avec deux nouvelles rencontres, la Ligne et les Camarades, même s'il les avait déjà un peu fréquentés l'une et les autres.

A Buenos-Aires, il porte la responsabilité suprême

du chef et se retrouve garant de ce qui donne sens à la Ligne, le courrier qui doit absolument parvenir à ses destinataires.

De même, sa relation avec les Camarades va davantage s'incarner, puisqu'il est aussi responsable d'eux. L'engagement personnel dont il va faire preuve lors de l'accident de Guillaumet le montre clairement. Le 13 juin 1930, Guillaumet est pris dans une tempête de neige au-dessus de la Cordillère des Andes. Il se pose en pleine montagne et marche vers un village. Après cinq jours et quatre nuits de marche harassante, il parvient à une ferme perdue et est secouru. Saint-Ex vient



le chercher et il entend son ami lui dire : *« Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait »*...

Il se remet aussi à écrire et prépare « Vol de nuit ». Il travaille de façon discontinue, noircit des feuilles éparées avec des notes, des phrases disparates, des souvenirs, des fragments d'histoires. Il lui manque cependant toujours quelque chose : *« Je me sens si loin de moi... j'ai un tout*

petit désir de me marier, mais je ne sais pas avec qui... ». Alors, il ronge son frein en multipliant les amourettes sans lendemain et en cherchant *« une chaufferette pour son cœur meurtri »*(²).

4 – Consuelo

Début septembre 1930, lors d'une fête à Buenos-Aires, Antoine fait la connaissance d'une jeune veuve, Consuelo. Il est impressionné par ce « petit oiseau des îles » *« qui brasse plus d'air que les hélices de son avion »*(²). Il lui propose un tour en avion pour lui montrer le coucher de soleil sur le Rio de la Plata. Elle y va un peu à contrecœur, avec une dizaine d'amis. En vol, Saint-Ex lui demande de l'embrasser sous peine d'acrobaties

périlleuses... Une autre version prétend qu'elle lui aurait dit : « *Vous devez m'épouser, puisque vous venez de m'enlever...* ». Elle reprend, peu de temps après, le bateau pour la France, ayant reçu une demande en mariage de Saint-Ex et l'ayant acceptée. En choisissant Consuelo, Antoine s'offre une revanche sur toutes les jeunes filles de bonne famille qui l'ont dédaigné. Mais ce ne sera pas un mariage très réussi. Faisons cependant deux mises au point. D'abord, Saint-Ex est d'une infidélité viscérale, tyrannique avec les femmes, pressant, colérique, autoritaire, souvent odieux. En ne retenant que ses liaisons les plus sérieuses, il faut tout de même énumérer Louise de Vilmorin (liaison hélas pour lui platonique), Nelly de Vogüé, Silvia Hamilton, Nathalie Paley, Nada de Bragança, Renée de Saussine (dite Rinette), Lucie-Marie Decour, Beryl Markham... Il est vrai qu'il sait parler aux femmes. Par exemple à Sylvia Hamilton : « *Quand je pose ma main sur votre front, je voudrais le remplir d'étoiles* ». Ou bien à Nathalie Paley : « *Cette lumière de lait et de miel que vous versez tout entière et qui fait qu'ouvrir votre robe est doux comme la pointe du jour. Pointe du jour, mon amie, mon amour, j'ai besoin de vous respirer* ». Quelle femme saurait résister à ces déclarations ?

Ensuite, Consuelo et Antoine se sont profondément aimés. Certes, Saint-Exupéry préfère les blondes, grandes et de bonne famille, cahier des charges auquel Nelly de Vogüé répond parfaitement. Certes, Consuelo est plutôt une veuve joyeuse et exubérante qui plaît beaucoup aux hommes. Certes encore, « *jamais ils ne pourront concevoir leur relation de manière paisible... La cohabitation (avec Consuelo)... revient à enfermer deux chats sauvages dans un sac* »⁽²⁾. Consuelo est déracinée, brouillonne, pathétique, superficielle, soucieuse d'être admirée. Ils sortent et vivent séparément, chacun avec sa cour d'admirateurs. Pourtant, en dépit de tous ces obstacles, ils ne cesseront jamais de s'aimer. Et lorsque Nelly, dans une réaction de jalousie exaspérée, tentera de

décider Antoine à quitter son épouse, il écartera la jolie blonde et ne divorcera pas. Reste une question : « *Existe-t-il un mystère Saint-Exupéry...? Comment un homme si attentif aux autres, tellement expert dans les subtilités de l'âme et la sensibilité humaine, peut-il afficher une si grande indifférence cruelle à l'égard de sa femme* » ?⁽²⁾



5 – De désastre en désastre :

Les dieux ne vont pas se fâcher seulement pour la vie conjugale de Saint-Ex. Revenu en France pour se marier avec Consuelo, il ne retournera pas à Buenos-Aires car l'Aéropostale est déclarée en faillite le 31 mars 1931. La Compagnie Air-Orient ramasse les restes et devient Air-France. Lui ne parvient pas à s'y faire embaucher comme pilote de ligne et se retrouve à nouveau rond-de-cuir, au service Propagande de la nouvelle compagnie aérienne. C'est une nouvelle et dure épreuve, qui va durer plus de huit années. Au cours de cette période, il va accumuler les échecs, dans sa vie conjugale, dans sa vie professionnelle où il va tâter médiocrement du journalisme, et dans les exploits aériens qu'il va tenter et où il ne ramassera que des blessures et du bois cassé. En outre, Consuelo et lui s'obstinent à mener un train de vie tout à fait incompatible avec les modestes émoluments qu'il parvient à gagner. Toujours à court d'argent, il emprunte sans cesse à ses amis. Il tape les copains : « *Tu as combien sur toi ? Cent francs ? Bon, je t'en laisse la moitié, donne-moi cinquante francs...* » A Jean Mermoz, il emprunte trois-cent cinquante mille francs de 1935, soit l'équivalent de plus de deux-cent cinquante mille euros...

Sa seule consolation est l'écriture. De l'Argentine, il a rapporté le manuscrit de « Vol de nuit », qui sera publié par Gallimard en 1931 et remportera le prix Femina. La critique est élogieuse, elle apprécie cette littérature d'héroïsme, ce style imagé. Mais le monde littéraire s'insurge et prétend que Saint-Ex a pénétré par effraction dans les belles-lettres... Et les aviateurs jalourent ce succès et font savoir les erreurs et maladroites de l'écrivain quand il pilote. Mais son inspiration littéraire se tarit puisque l'action ne la fertilise plus. A Mermoz, il écrit avec nostalgie en 1935 : « *Souviens-toi, souviens-toi du désert, de ses nuances changeantes, de ses ors, de ses rouges, de la ligne pure des dunes dont les vagues venaient mourir sur l'océan. Souviens-toi de l'Atlantique Sud, de nos espoirs face à cet horizon que tu as survolé le premier... Et puis, souviens-toi de l'aérodrome de Casa, de ses herbes dorées et des pampas argentines tourmentées par les cyclones noirs de Patagonie...* » Antoine n'a que des vides dans sa vie, et son travail d'écrivain est de plus en plus laborieux. Il collectionne les problèmes : finances déplorables, santé aléatoire, (alcool et foie), relations tendues avec Consuelo, panne d'inspiration, éloignement de son métier de pilote de ligne... Nelly va fortement le soutenir : prêts d'argent, assistance quasi-maternelle, et surtout incitation intellectuelle. Il réalise deux reportages assez médiocres, l'un en URSS et l'autre sur la guerre d'Espagne.

6 – Le regard sur le monde :

Son esprit ne reste jamais en repos. Il accumule les observations scientifiques et les approches philosophiques. Un soir de 1936, à la Coupole, il dit brusquement à Mermoz et à Jean Fleury : « *Comment se fait-il qu'un miroir inverse notre droite et notre gauche, mais non pas notre tête et nos pieds* » ?? Il travaille aussi son écriture, comme l'analyse très bien Nelly de Vogüé : « *C'est avec un sentiment de grave responsabilité qu'il s'engage dans*

le monde de la pensée et de l'expression... C'est par un style ferme, avec des mots qui saisissent le concret dans sa réalité vérifiable, qu'il dégage le sens moral de ses expériences ». Des notes brèves alternent avec de longues phrases qui permettent à son lyrisme de s'épancher... La phrase est un acte, une structure de mouvements intérieurs. « *La phrase doit être parallèle à la pensée* ». « *Le style est une opération divine, chargée de transmettre et imposer un mouvement intérieur* ». Son regard sur le monde contemporain devient chaque jour plus critique, et ce n'est pas seulement parce qu'il n'y trouve pas sa place. Il s'insurge contre la logique capitaliste du profit et de la rentabilité, c'est-à-dire la mondialisation, parce que cela conduit à la destruction de nos équilibres essentiels, forgés par des siècles d'histoire. Il se méfie aussi de la démocratie : « *Une démocratie administre au lieu de gouverner* » (Carnets IV.66). « *Le président de la République stupide -cette déification de la médiocrité* » (Carnets IV.136). « *La race humaine vaut cent fois plus que les principes économiques* » (Carnets I.66). Il réfute le capitalisme comme le communisme et milite pour une société au service de l'homme, dans un élan transcendant « *La vérité, c'est ce qui simplifie, et non ce qui crée le chaos... D'une lave en fusion, d'une pâte d'étoiles... nous nous sommes élevés jusqu'à écrire des cantates et à peser des voies lactées* ». Selon les mots de Nelly de Vogüé, il veut, « *réveiller le seigneur endormi en chaque homme, afin de rétablir sa dignité* », car « *les hommes ne peuvent être frères qu'en ce qui les transcende* ».

En attendant et comme il faut bien vivre, il réunit les meilleurs de ses articles pour en faire la base d'un nouveau livre qu'il baptisera « Terre des hommes ». L'ouvrage sortira début 1939. Il nous livre quelques très beaux passages sur la Ligne, les Camarades, la planète Terre, le Désert et l'Avion. Mais voici venir la Seconde Guerre Mondiale. L'Esprit va à nouveau souffler sur lui, pour une seconde métamorphose.

7 – **Seconde métamorphose : la Guerre :**

Sa première métamorphose s'était fondée sur le Désert, la Ligne et les Camarades. La seconde va s'appuyer sur trois mots : Participer, Comprendre, Fonder.

Participer : Saint-Ex est un contemplatif qui a sans cesse besoin d'agir, de s'engager. Donc, dès la déclaration de guerre, il éprouve le besoin viscéral de se battre. Il y a dans ce réflexe plus qu'une générosité, le besoin d'échapper à une terrible angoisse existentielle. *«Le but peut-être ne justifie rien, mais l'action délivre de la mort».* Dans *«Citadelle»*, il en fera comme un dogme : *«L'homme», disait mon père, «c'est d'abord celui qui crée. Et seuls sont frères les hommes qui collaborent. Et seuls vivent ceux qui n'ont point trouvé la paix dans les provisions qu'ils avaient faites».* Il va donc rejoindre le groupe aérien 2/33 de Grande Reconnaissance et effectuera un grand nombre de missions qui lui vaudront la Croix de Guerre avec palmes.

Il risque sa vie sans état d'âme : *«On ne fonde en soi l'Être dont on se réclame que par des actes. L'acte essentiel ici a reçu un nom. C'est le sacrifice. Sacrifice ne signifie ni amputation, ni pénitence. Il est un don de soi-même à l'Être dont on prétendra se réclamer... Un domaine n'est pas la somme des intérêts... il est la somme des dons... Désormais chaque explosion me paraît, non plus nous menacer, mais nous durcir... Ceux qui nous tirent d'en bas, savent-ils qu'ils nous forgent ?* En s'engageant ainsi, il se purifie et retrouve l'indéfectible fraternité de l'Aéropostale. Il fait cette guerre sans haine et avec un regard presque mystique. Décrivant un vol très difficile, il écrit superbement dans *«Pilote de guerre»* : *«Je sais que la mission aura transfiguré jusqu'à ce mitrailleur de Gavoile qui, pris de nuit dans la basilique construite par quatre-vingts projecteurs de guerre, est passé, comme pour un mariage de soldats, sous la voûte des épées».*

Comprendre : Du haut de son avion, il ne se contente pas de faire la guerre. Il observe, ana-

lyse, décante et cherche à savoir pourquoi la France s'est effondrée avec cette soudaineté ? *«La guerre... On ne remonte plus les pendules. On ne ramasse plus les betteraves. On ne répare plus les wagons... Et l'on meurt en été. On tire gravement des fils qui ne communiquent plus avec les marionnettes».* Il sent bien que la défaite n'est pas due qu'à notre infériorité militaire. C'est toute la société qui explose de l'intérieur. Et il veut savoir pourquoi. Son réquisitoire est terrible et d'une actualité qui devrait nous faire tous réfléchir encore aujourd'hui. Nous ne sommes plus en continuité avec notre histoire et nous avons perdu notre héritage et nos racines. Alors que nos ancêtres affirmaient les droits de l'Homme au travers des individus, nous avons parlé des droits de la collectivité et nous sommes passés d'une communauté reposant sur des hommes à une termitière qui repose sur une somme d'individus. *«Peu à peu, oubliant l'Homme, nous avons borné notre morale aux problèmes de l'individu. Nous avons exigé de chacun qu'il ne lésât pas l'autre individu. De chaque pierre qu'elle ne lésât pas l'autre pierre. Et, certes, elles ne se lèsent pas l'une l'autre quand elles sont en vrac. Mais elles lèsent la cathédrale qu'elles eussent fondée, et qui eût fondé en retour leur propre signification».* Alors, notre ancienne fraternité s'est réduite à une molle tolérance mutuelle. Or, *«une somme n'est pas un Être».* Il dénonce également le règne de l'économie mondialisé, qui engendre des sociétés matérialistes et totalitaires. On s'abrite derrière les lois naturelles du marché pour œuvrer contre l'esprit et asservir l'homme. *«Les hommes ne se respectent plus les uns les autres. Huissiers sans âme, ils dispersent au vent un mobilier sans savoir qu'ils anéantissent un royaume... On fusille ici comme on déboise... L'individu, cet univers, du fond de son puits de mine, appelle en vain à son secours».*

Fonder : Il faut donc constituer une nouvelle communauté. Pour cela, commençons par des-

cendre en nous-mêmes. «Pilote de guerre» se clôt sur cette admirable invitation : *«Nous ne dirons rien. Demain, nous ne dirons rien non plus. Demain, pour les témoins, nous serons des vaincus. Les vaincus doivent se taire. Comme les graines»*. Et puis, nous avons à nous rassembler autour d'un nouveau grand projet de civilisation, au service de l'homme et non plus de l'individu. *«Ma civilisation repose sur le culte de l'Homme au travers des individus... Il faut restaurer l'Homme... La route invisible de la pesanteur délivre la pierre. Les pentes invisibles de l'amour délivrent l'homme... On ne peut être frères qu'en quelque chose... La grandeur, en effet, de ma civilisation, c'est que cent mineurs s'y doivent de risquer leur vie pour le sauvetage d'un seul mineur enseveli. Ils sauvent l'Homme»*. C'est pour cela, pour un nouveau vivre-ensemble qui deviendra un faire-ensemble que Saint-Ex combat : *«Nous nous battons pour l'homme, pour que l'homme ne soit pas écrasé par la masse aveugle, pour que le peintre puisse peindre même s'il n'est pas compris. Pour que le savant puisse calculer même s'il n'est pas orthodoxe. ... Pour que la table familiale soit baignée d'une tendresse sûre... Quand nous aurons délivré la France, qui ne le mérite pas, il n'y aura plus qu'une chose à faire : remettre l'esprit à sa vraie place. Si on ne le fait pas, l'humanité s'ensevelira de ses propres mains»*. Qui reconnaîtrait dans cet impitoyable réquisitoire et dans cette vision métaphysique de la politique le noceur mondain que finissait par devenir Antoine de Saint-Exupéry ? Oui, il s'est bien agi d'une nouvelle métamorphose qui a fait de cet aviateur-écrivain approximatif un penseur qui, aujourd'hui encore, éclaire les consciences et réveille notre goût de l'idéal et de la fraternité.

8 – Vers une transfiguration :

A la suite de l'Armistice de 1940, Saint-Ex démobilisé rejoint finalement les USA, pour contribuer à leur entrée en guerre. C'est là que, pendant envi-

ron deux ans, il va successivement écrire «Pilote de guerre», «Lettres à un otage» et «Le Petit Prince», tout en continuant à avancer «Citadelle». Par rapport à ses œuvres précédentes, il s'agit de livres de combat et de réflexions très abouties sur les raisons de l'écroulement de la France, sur l'évolution très inquiétante de la civilisation occidentale et sur les chemins à prendre pour redonner du sens à notre vivre-ensemble. «Le Petit Prince» a une place particulière. C'est à la fois un conte philosophique et un rendez-vous d'Antoine avec lui-même où il rencontre sa propre enfance et relit sa vie.

En réalité, ces quatre deniers livres forment un tout et constituent une sorte de testament spirituel à un moment-clé de la vie de Saint-Ex. Il va avoir quarante-quatre ans. Il se sait prochainement interdit de vol. Il souffre terriblement de ses innombrables blessures et son corps est à bout de souffle. Il ne se console pas d'avoir perdu en quelques années la totalité de ses camarades de l'Aéropostale. Et surtout, il ne se sent plus de cette planète. Saint-Ex voudrait mener une autre vie, mais laquelle ? Il raconte que, lors d'un vol, il tente de se repérer au milieu de nuages épais et voit une lumière qu'il prend pour un phare, mais qui n'est qu'une étoile. *«Puis, d'autres étoiles me sont apparues visibles un instant au ras de l'horizon... Et je mettais le cap sur chacune tour à tour. Comment distinguer ? Il me fallait bien marcher vers quelque chose. Et, tout à coup, j'ai éprouvé de la colère et je me suis surpris à me dire à moi-même : «je n'arriverai donc pas à retrouver celle dans laquelle j'habite !»*. *Il ne se sent plus de cette époque et pressent des lendemains dramatiques : «A quoi servira de gagner la guerre si nous en avons pour cent ans de crise d'épilepsie révolutionnaire ? Quand la question allemande sera enfin réglée, tous les problèmes véritables commenceront à se poser»*.

A force de sollicitations, il parvient à se faire réintégrer dans les forces combattantes fin 1942. Toujours pour participer, mais aussi, sans doute,

pour aller au bout de lui-même. Que peut-il donner de plus que ce qu'il a déjà donné, sinon sa propre vie, non pas dans un geste de désespoir, mais presque dans une démarche sacrificielle ?

Dans les derniers mois de sa vie, il ne cesse d'écrire des messages qui résonnent de plus en plus comme un testament, comme si, jusqu'au bout, il voulait encore nous mettre en garde contre les dérives de notre civilisation.

Le 30 juillet 1944, il effectue sa dernière mission de guerre. Il n'en reviendra pas. Il disparaît simplement de l'existence. Il n'a pas été abattu par l'ennemi. Il ne s'est pas suicidé, car il rapportait des documents photographiques très importants. Et celui qui a écrit *«il n'est rien à attendre d'une mission manquée»* ne peut évidemment pas fuir ses responsabilités. Il a donc très probablement été victime d'un malaise ou d'une panne, et son avion s'est enfoui dans la mer, sans qu'on retrouve jamais son corps. Il est mort comme le Petit Prince : *«Tu comprends. C'est trop loin. Je ne peux pas emporter ce corps-là. C'est trop lourd». Moi je me taisais. «Mais ce sera comme une vieille écorce abandonnée. Ce n'est pas triste les vieilles écorces»...* Il n'y eut rien qu'un éclair jaune près de sa cheville. Il demeura un instant immobile.

Il ne cria pas. Il tomba doucement comme tombe un arbre. Ça ne fit même pas de bruit, à cause du sable... Mais je sais bien qu'il est revenu à sa planète, car, au lever du jour, je n'ai pas retrouvé son corps».

Oui, ces deux morts se ressemblent. Juste avant de disparaître, le Petit Prince invite son ami à contempler les étoiles et à y retrouver sa présence joyeuse et riante comme un grelot. Saint-Ex est mort. Dans une belle transfiguration, il est devenu une étoile que nous regardons, qui nous invite à la transcendance et ne cesse de nous rappeler la cathédrale que nous avons à construire ensemble. Soixante-dix ans plus tard, cette étoile brille toujours et nous élève au meilleur de nous-mêmes.

Au seuil de sa propre mort, son ami Léon-Paul Fargues, écrira de Saint-Ex : *«Il est resté de lui un grand passage d'anges sur une page blanche, sur la première page blanche de nos vies fragiles, possibles encore, qui tremblent cependant de connaître une mort moins pure que la sienne».*

Jacques PIRSON

(¹) Tanase.

(²) Marckt

